COPIE DE L'ANTI-ESPAGNOL, FAICT A PARIS.

Auec vn Extraict de la declaration du Roy d'Espaigne aux Princes de France, & autres tenans le parti de la Religion Catholique à l'encontre des Heretiques de ce Royaume, leurs fauteurs & adherans.

M. D. LXXXX.

COPIE DE L'ANTI-

Eſpagnol, faict à Paris.

PAR trahiſons & menees, l'Eſpagnol depuis quelque tẽps, nous a enleué quaſi autant de terre qu'il nous en reſte : dequoi ſ'enorgueilliſſant, lui qui n'auoit pas accouſtumé de marcher le premier apres nous, a bien oſé entreprendre de nous vouloir preceder. Maintenant ſçachant que la France peut pour quelque temps eſtre malade, mais que quoi qu'il tarde, elle reprend ſa premiere ſanté, & ſe trouuant viue, bruſque & ardante à la guerre, en fin viẽt à bout de ſes ennemis, luy qui ſe ſent aagé, ſes enfans foibles, ſes ſeruiteurs ambitieux, ſon Eſtat découſu, deſire auant que de mourir, enchainer ce grand Lion, qui pourroit en peu de temps deuorer ſes enfans, c'eſt à dire, il ſe veut rendre maiſtre abſolut de la France, ſouz quelque nom, ſouz quelque tiltre, & ſouz quelque

pretexte que ce ſoit. Ie ne trouue pas ce deſir fort eſtrange: car c'eſt bien la plus belle acquiſition que iamais Prince feit, mais c'eſt à nous à y penſer, auparauant que nous ſoyons liez, lors il ne ſera plus temps. Son Ambaſſadeur qui eſt infiniment accort & propre à conduire de grandes menees, a tant fait par ſes liberalitez, par ſes preſcheurs, & par les confeſſions des Ieſuiſtes (ſes eſpies deſguiſees,& de longue main entretenües parmi nous, aux deſpens de nos ſucceſſions)qu'en fin on lui a paſſé vn contract,qui eſt en effect & en ſubſtance, la vente de la Couronne de Frãce, il eſt queſtion maintenant de le ratifier,& de mettre l'Eſpagnol en poſſeſſion. On nous dict qu'il n'y faut point pẽſer d'auantage,parce qu'il eſt neceſſaire,& que ſans cela nous ſommes tous heretiques. O pauures miſerables ! noſtre Religion Catholique ne deſpend elle plus donc que de ce vieil Eſpagnol? ne tient elle plus qu'à ce filet tantoſt pourri ? En ſommes nous donc là reduits,que ſi ce Roy d'Eſpagne,qui eſt aux plus dangereuſes annees de ſon aage, vient maintenant à mourir,ou que le Turc l'aſſaille, ou que le Flament lui r'allume la guerre, ou que le Portugais, qui ne peut plus ſupporter ſa tyrannie horrible ſe ſouſleue, de ſorte qu'il n'ait le loiſir

de ſe rendre paiſible de Frãce: qu'en l'vn de ces cas qui peuuent tous aduenir enſemble, & deſquels il eſt treſ-difficile que l'vn n'aduienne bien-toſt, il nous faille perdre noſtre religion? Comment bon Dieu, qui pour deliurer voſtre peuple de ſeruitude auez fendu les eaux, & fait vn rampart contre la mer de la mer meſme, ne pouuez vous auiourd'huy en tous les ſecrets de voſtre grande prouidẽce, trouuer vn moyen de maintenir la gloire de voſtre ſainct Nom, ſans que nous ſoyons contraints de nous rendre eſclaues du plus cruel maiſtre, du plus ſuperbe tyran qui ſoit ſur la terre ? Faut-il, Seigneur, que voſtre Religion qui dés ſon commencement en la France acheua de trancher le lien de la ſeruitude du Romain, & fut l'aſſeurance de noſtre entiere liberté, & le gage de voſtre faueur enuers la France, produiſant auiourd'hui des effects du tout contraires, nous face neceſſairement donner nous meſmes à la tyrannie Eſpagnole ? O bien heureux donc noz peres, trois & quatre fois bien-heureux! qui eſtes morts en combatãt pour n'eſtre point Eſpagnols : faut-il que nous, vos enfans, le ſoyons maintenant ? Helas ! ſi voſtre ſang reſpandu a ſi peu proffité, au moins ne nous auez vous point laiſſé quelque eſtincelle de voſtre

belle flamme, de voſtre belle ardeur, pour mourir en bataille contre ceux qui nous veulent oſter noſtre liberté ? Sera-il doncques leu dans les hiſtoires de ce temps, qu'vne poignee de Huguenots qu'on vouloit forcer en leur Religion, voire par le feu, ſe ſoyent neantmoins maintenus touſiours François, ſans ſe faire Alemans ou Anglois, au contraire qu'ils nous ayent aidé à les chaſſer rudement du Haure de Grace : & que nous qu'on n'oſeroit ſeulement penſer à contraindre en noſtre Religiõ, nous qui faiſons les deux tiers de l'armee du parti contraire, ſoyons ſi peu affectionnez à l'honneur de la France, & à noſtre liberté, que du premier coup, nous nous allions tous rendre Eſpagnols ? Mais il ne prendra pas ſi toſt le nom de Roy tout à fait, ains ſeulement celui de Protecteur : ô les grands Iuriſconſultes, & qui entendent bien la ſignification des mots ! Tout Roy eſt neceſſairemeut ou tyran ou protecteur. Celui-cy nous veut faire croire qu'il ſera protecteur. Comment protecteur? Les Romains ſe contentoyent bien du nom de compagnõs & alliez, enuers pluſieurs de leurs vrais ſubiets conquis à la poincte de l'eſpee : & ceſt Eſpagnol, tout du premier coup, prend ſur nous vn nom de maiſtre : mais encores

eſclairciſſez-nous vn peu voſtre deſſein : c
nous n'aurons point d'autre Roy, & le Roy d'Eſpagne ſera bien le noſtre, ou nous en aurons vn autre, & voilà noſtre Roy en la protection de celuy d'Eſpagne. Quoy ? le Roy de France qui n'eut iamais d'autre protecteur que Dieu, & l'eſpee qu'il luy a miſe en la main, qui n'eut iamais d'autre Seigneur dominant, faut-il qu'il le deſaduouë maintenant pour recognoiſtre l'Eſpagnol, & entrer ſouz ſa protection? On nous faiſoit entendre au commẽcement qu'il ne prendroit tiltre que de Protecteur de la Religion Catholique en France: le contraire ſe void auiourd'huy : car le premier mot de ceſt accord porte, qu'il eſt Protecteur du Royaume & Couronne de France. Mais figurons nous que ce qu'on nous diſoit fuſt vray, & que nous euſſions vn Protecteur de noſtre Foy Catholique, & encores vn Roy qui ne fuſt aſſez fort pour conſeruer noſtre Religion, & qui eut beſoin d'vn Protecteur : lequel des deux, ie vous ſupplie, commanderoit à la guerre & aux armees ? qui donneroit les gouuernemens, les offices, les benefices ? que ſ'il leur ſuruenoit quelque debat en leurs adminiſtrations ſeparees de la Religion à part, & de l'Eſtat à part, ſi l'vn vouloit entreprendre ſur

l'autre, qui les accorderoit ? O les belles Chimeres ! Le monde peut-il auoir deux Soleils? vn meſme Eſtat peut-il auoir deux ſouuerains? & ſ'il faut (comme il eſt du tout neceſſaire) que l'vn des deux tienne le deſſus, qui ſera le plus grand maiſtre, à voſtre aduis, ou le Conſeruateur & Protecteur, ou bien celuy qui ſera gardé & conſerué par vne plus grande puiſſance que la ſienne ? Helas ! ne prend-il pas deſia par ces beaux articles, le nom de (SA MAIESTE') ſans adiouſter autre choſe? quelle difference y-a il entre ſa Majeſté & le Roy, ſinon que le premier nom eſt plus ſuperbe ? Diſons doncques pluſtoſt, à parler franchement (ſi tant eſt qu'il nous reſte quelque liberté, & que nous ne ſoyons encores du tout ſerfs) diſons ce que auſſi bien chacun voit aſſez : le Roy d'Eſpagne ſera noſtre maiſtre pour quelque temps, ſouz le nom de ſa Majeſté, & ſouz le nom de Protecteur entre-meſlez : puis pour touſiours, ſouz le nom de Roy. Il aura ſon Lieutenant ou Viceroy de France comme de Naples: pour quelque mois, il ſe ſeruira de ceux qui l'aident auiourd'huy, puis il les ruïnera, au moins il les deſpaïſera, craignant qu'ils ne luy obeiſſent aſſez ſoupplement en France. Et

nous

nous aurons lors vn Dom Ferdinand auſſi bien que ſes autres ſubiets. Il faut ainſi parler rondement. N'y a-il pas aſſez lõg temps que l'on nous pippe, que l'on nous dict en l'oreille, qu'à la verité on a quelques intelligences auec l'Eſpagnol, mais que ce n'eſt pas pour en venir iuſques où on pourroit penſer? qu'il s'y attend parauenture bien, mais qu'il le faut ainſi tenir en haleine? n'y a-il pas aſſez lõg temps qu'on nous veut faire croire qu'il ſe laiſſera tromper par faute de ſçauoir prendre ſes aſſeurances? Bref, n'y a il pas aſſez long temps qu'on mine ſecrettemẽt l'Eſtat de France: maintenãt qu'on le bat furieuſement, qu'on l'aſſaut à forces ouuertes? nous veut-on encores deſguiſer noſtre mal'heur? ou biẽ ſi on nous le pẽſe adoucir par des eſperãces d'argent? Comme ſi à tout hõme de cœur pouuoit aduenir choſe plus miſerable en ce monde, que d'eſtre contraint de ſe vendre ſoy-meſmes par faute d'argent. Que ſont donc deuenuës de ſi grãdes & immenſes ſommes de deniers, trouuees és maiſons de ceſte ville, & tant d'autres tirees des tailles, des emprunts, de la vẽte de toute noſtre vaiſſelle d'argent, de toutes nos chaiſnes, de toutes nos bagues? En a-on fait tranſporter hors le Royaume vne grãde partie? Du reſte en a-on laiſſé tellement enrichir & regorger

quelques beliſtres affamez, qu'ils en ſont auiourd'huy demi-Princes? en a-on corrompu les ieunes veſues de Paris & de Roüen? s'en eſt-on doré, paré, habillé, non en genſ-d'armes, mais en nouueaux mariez? Bref, a-on de ceſte façõ meſnagé nos finances pour en fin nous rẽdre ſi pauures, & ſi miſerables, que nous fuſſiõs contraints d'aller cercher maiſtre? Eſt-ce donc l'occaſion pour laquelle il n'a iamais eſté poſſible de faire rendre compte à ce threſorier Roland, de peur que nous ne viſſiõs le fonds ou pluſtoſt l'abiſme de nos finances, & que nous cognuſſions par ce moyen qu'il n'eſt pas en la puiſſance de l'Eſpagnol de fournir la vingtieſme partie de telles & ſi grãdes ſommes? Hé! où prendroit-il de l'argent? Ignorons nous qu'il auoit fait bãqueroute à ſes creãciers de Genes, auparauãt meſme qu'il euſt perdu ceſte grãde armée nauale, par luy follemẽt baptiſée l'inuincible, de laquelle il nous a tant faict veoir le ſuperbe inuentaire en papier: & puis, les miſerables eſclats à nos portes, le baſton blanc en la main? Voulons nous bien cognoiſtre ſa pauureté? Vendons nous à luy (puis qu'on le deſire tant) vendons nous, pourueu que ce ſoit en deniers comptans, & non pas en papier, en promeſſes, en vanteries Eſpagnoles: car auſſi bien quand nous ſeriõs ſerfs, quelle action

aurions nous contre noſtre maiſtre? ſa bourſe ſeroit-elle en noſtre puiſſance, ou la noſtre en la ſienne? Qu'on luy donne dõc toutes ces fertiles campagnes, tous ces beaux fleuues, toutes ces fortes & puiſſantes villes, tãt & tant de ſuperbes edifices: en vn mot, qu'on luy donne la France, ce bel œil du monde pour rien, pour rien toutes les richeſſes qui y ſont: qu'on luy donne ce qui eſt noſtre regret extreme, noſtre miſere inſupportable, nos femmes & nos enfans pour rien: qu'il n'allette que nous & encores à vil prix, pourueu que ce ſoit à argent comptant, qu'il nous baille vingt millions d'or, ce n'eſt pas dix eſcus de chacun. Comment vingt milliõs d'or? c'eſt bien loing de ſon intention: il ne nous baillera iamais cent mil eſcus. O qu'il y-a long tẽps que nous ſommes achetez & payez, excepté trente deux mil eſcus qu'il bailla dernierement à nos ſeize voleurs pour ſe haſter de nous liurer. Où nous figurons nous, ie vous ſupplie, qu'il prenne tant de millions d'or, ſont-ils auſſi faciles à trouuer qu'à promettre: comme ſi nous ne ſçauions pas bien que les ſeules rebellions de la Flandre, lui couſtent plus d'or qu'il n'en a iamais tiré du Peru, en eſpuiſant toutes les mines, & faiſant mourir deux millions de ces pauures gens par toutes les execrables cruautez que l'anti-

quité a inuẽtez,& le temps adiouſtez : l'hiſtoire deſquelles imprimée l'an quatre vingts & quatre,fut auſſi toſt eſtouffée par les Ieſuiſtes , qui en acheterent tous les exemplaires,& feirent faire defenſe de la r'imprimer. Braues bouchers que les mains vous demangent d'eſſayer ſi l'eſtomach du Frãçois,qui ne ſ'humiliera aſſez bas deuant vous, ſera plus mol que celuy du pauure ſauuage. Mais tigres que vous eſtes, vous n'en eſtes pas encores là : vous n'auez pas affaire à voz toupinamboux : n'apprehendez vous point qu'il vous faudra affronter tant de milliers de vrays François qui vous donneront cent & cent batailles(s'il en eſt autant de beſoin)deuant que de deuenir Eſpagnols. Quoy ! que ces maranes ſoient nos Roys,nos Princes, que le Gentil-hõme François flechiſſe ſouz le commandement Eſpagnol ! que la France ſoit adiouſtée entre les tiltres de ce Roy de Maiorque , de ce demi-More,demi-Iuif,demi-Sarrazin ? que toutes les nations du monde entendent qu'il n'y a plus de Royaume de France , que la France eſt Eſpagnole, que tout ce qui eſt iuſques au Rhin , ne ſont plus que les prouinces de l'Eſpagne,& que les trois fleurs de Lys ſont maintenãt attachees en trophée aux armoiries billebarées de ce Roy vniuerſel?O que pluſtoſt la terre s'ouure, que la

mer rompe ſes rempars , nous mourrons ſans y pouuoir donner ordre: mais que laſchemẽt traiſtres à noſtre propre pays,nous nous allions tous mettre ſouz le ioug de ceſt Eſpagnol. O mourõs pluſtoſt,mourõs le coutelas au poing , mourons eſpez les vns ſur les autres , mourons vrais enfans de nos peres , qui pour l'honneur de la France,& pour conſeruer ſa liberté,ont couuert les plaines de S. Quentin de leurs corps, celles de Ranty & tant d'autres de ceux de ces meſchans Eſpagnols. Comment? qu'il nous faille ployer ſouz ces Caſtillãs?Hé ! n'auons nous pas encores cent Seigneurs en France qui mourroient pluſtoſt mille fois que de quitter à quelque eſtranger que ce ſoit, le droit qu'ils peuuẽt auoir à la Couronne , apres la maiſon Royale? Cent Seigneurs (diſ-ie) qui ne ſçauroient lire vn chapitre de nos hiſtoires, qu'ils n'y trouuent les excellens faicts d'armes de leurs anceſtres qui ſont morts aux batailles, que la France a tãt de fois données à l'Eſpagne,& à tous ſes autres ennemis : anceſtres qui ont touſiours eſté les pilliers aſſeurez ſur leſquels l'eſtat & la Couronue ſe ſont affermis:anceſtres qui ont acquis,conſerué & reconquis par leur ſang , leurs moyens, & leur valeur , la plus grand part de ce beau Royaume : & qui partant ont tranſmis en leurs

enfans le grand droit qu'ils auoient apres les Princes du ſang, en ce qu'ils ont tant aydé à acquerir,& cõſeruer: droit qui les met,ſans doute, par deſſus tous ces eſtrangers, qui ſouz pretexte de ſecours ont dés long-tẽps iuré noſtre ruine. C'eſt pourquoi auſſi nous voyons que l'Eſpagnol en veut tant à ces Grands là, & à toute la vraye Nobleſſe Françoiſe,contre laquelle il fait tous les iours enuenimer le peuple de plus en plus, ſçachant bien qu'il ne peut ietter le fondement aſſeuré de ſon vſurpation que ſur la ruine entiere de noſtre Nobleſſe, qui eſt du tout incompatible auec lui. O qu'il ſçait aſſez qu'elle ne s'accommodera iamais à aller tous les premiers iours de l'an achepter la Bullette du Caſtillan, qui luy permettra, s'il luy plaiſt, de porter ſon eſpee,ainſi qu'il eſt notoire qu'il faut que face ſi peu qui reſte de Nobleſſe du royaume de Naples, afin que ſi quelqu'vn eſt remarqué en toute l'annee n'auoir eſté aſſez humble à vn coquin de naturel Eſpagnol, on luy face ceſte honte que de lui oſter ſon eſpee au bout de l'an, & ſans lui dire pourquoi? O qu'il ſçait aſſez que noſtre Nobleſſe ne pourroit pas endurer de voir toutes les fortereſſes entre les mains des Caſtillans, comme il faut qu'elles y ſoyent generalement toutes par ſes maximes d'Eſtat qu'il a iuſ-

ques icy fort ſoigneuſemenr pratiquees. Qu'il ſçait aſſez qu'elle ne pourroit pas tãt ſe cõtraindre que d'aller adorer tous les Vice-rois qu'il nous enuoyeroit les vns apres les autres. Bref qu'il ſçait aſſez que la Nobleſſe Françoiſe aura pluſtoſt la gorge couppee que l'ame Eſpagnole. Et voilà pourquoi nos Predicateurs esblouïs de la lueur de ſon or, & enſorcelez des grandes eſperances d'Abbayes & Eueſchez qu'il leur donne par la ſpoliation de ceux qui les tiẽnent auiourd'huy, fondee ſur le Concile de Trẽte, ne nous crient, ne nous tempeſtent autre choſe, ſinon qu'il nous faut deffaire de toute ceſte Nobleſſe qui ne ſert de rien qu'à nous brauer, & qu'il en faut faire perdre l'engeance. Cõment? que nous eſtouffions la race de ceux qui ont fait reluire l'eſtendart François iuſques au bout de l'Orient, qui ont pouſſé dans les Cieux le nom & l'honneur de la France, que nous maſſacrions ceux que la nature ſemble auoir creez pour vn modele de valeur & de prouëſſe: bref, que nous rougiſſions la France du ſang de ſes plus chers enfans, à l'appetit de ceux qui ont practiqué le ſemblable en Flandre, ayans commencé par les Comtes d'Aigmont & d'Orne, que cent mille perſonnes peuuent teſmoigner eſtre morts treſ-bons Catholiques, la Croix en

la main, apres s'eſtre confeſſez à vn Preſtre à la veuë de tout le peuple,& qui ne furent bourrelez par l'Arreſt Eſpagnol, que d'autant que l'amour de leur pays, & de ceux qui eſtoyent nés en meſme terre qu'eux, ne leur permettoit pas d'endurer les executions d'vne abſoluë tyrannie Eſpagnole,& qu'vn faquin de Caſtillan rauiſt à leurs yeux vne fille riche de cent mille eſcus? Ceſte cruauté fut-elle refroidie par la mort de ces deux pauures Seigneurs, ou ſi elle s'eſt touſiours embraſee de plus en plus iuſques à ce qu'elle a eu conſommé entierement toute la Nobleſſe? Et de faict, qu'eſt-elle deuenüe en tous lesquartiers de la Flandre que tient l'Eſpagnol? Où ſont maintenant tant de grandes & illuſtres maiſons deſquelles toutes les hiſtoires ſont pleines? O pauure Nobleſſe Françoiſe! Faut-il que quelque iour l'exemple de ta ruine entiere ſerue aux autres nations pour ſe garder de l'Eſpagnol,& que celle de tes ſi proches voiſins ne te puiſſe auiourd'huy toucher le cœur? Mais dequoy nous ſoucions nous tant de ceſte Nobleſſe? quād elle ſera vne fois toute eſteinte, nous ne payerons parauanture plus de tailles, ni de daſſes: non ſans doute, nous n'en payerõs plus, ſinon comme à Naples & à Milan, d'où en ſont venuës toutes les inuẽtions. Ne voyons

nous

nous pas cõme on a desia cõmencé à nous en descharger ? on nous a iettez à la guerre souz le pretexte du bien public,& l'esperãce du soulagement des tailles : & nous n'y auons trouué que feu, que sang,que saccagemens,que rauissemens de nos femmes & filles, & au bout les tailles redoublees & accompagnees d'infinies nouuelles sortes d'emprunts : & toute la consolation qu'on nous donne en secret,est que s'il nous reste quelque chose pour payer taille à l'Espagnol, nous aurons bien des compagnõs, nulles villes exemptes, point de Noblesse. Commẽt point de Noblesse, hé ! qui nous defendra donc, si ou nous assaut ? ne seront-ce point ces nouueaux Porte-espees, ces seize nouueaux Cheualiers qui sçauent si bien au coing de nos rues esgorger Minterne, & ceux qui ne s'osent defẽdre. Ha ! pauures miserables que nous sommes, nous craignõs la gaillardise de nostre Noblesse qui a vescu si long temps en paix auec nous, & nous n'apprehendons point l'auarice, la cruauté & l'insolence des Espagnols naturels, & neantmoins les simples adoptifs oserent bien le 21. Octobre, arracher d'entre les mains du Parlement, & faire passer par la Chambre doree, vn Sergent de leurs cõpagnons,cõdamné à la mort pour vn assassi-

nat : quel Seigneur en France entreprit iamais telle choſe? Mais il ſembleroit à nous ouïr parler que nous baloterions la vie de noſtre Nobleſſe, & que nous peuſſions, ſi nous voulions tout preſentement, luy coupper la teſte d'vn ſeul coup. O que nous en ſommes bien loing ! c'eſt elle qui nous chaſtiera, comme les plus traiſtres à noſtre pays,& les plus ingrats enfans qui ſoyent au monde, & qui, ſans doute, meritions de naiſtre parmi les naturels eſclaues du Caſtillan, & non pas en ceſte belle liberté Françoiſe. Ne voyons nous pas que les trois quarts de ceſte Nobleſſe eſt dés long temps armee contre nous, & que les autres, voyans auiourd'huy ces beaux contracts auec l'Eſpagnol,pour ne point engrauer ſur le frõt de leur poſterité,vne ſi honteuſe tache de trahiſon (ou manifeſte en ſarmãt cõtre le Lis, ou couuerte en croupiſſant en leurs maiſons pendant ceſt embraſement public) ſappreſtent pour bientoſt paroiſtre, comme enfans courageux, aux grandes iournees de bataille que la Frãce leur mere, la France genereuſe donnera à l'Eſpagne,ſi elle luy trouue aſſez de cœur & de force pour vouloir combatre. O qu'il ſera difficile de vaincre ceſte Nobleſſe toute coniointe enſemble, laquelle eſtant encores ſeparee & cõ-

batant contre la neceſſité, a deſia neantmoins emporté de grãdes victoires, & nous a reduits à vne ſi miſerable famine : ceſte Nobleſſe ſouſtenuë par tant de fortes villes & ſi bien munies : ceſte Nobleſſe qui eſt touſiours ſuiuie par tous les bons ſoldats, qui ſont auſſi les ſauuageons ſur leſquels par la proüeſſe elle eſt entee : ceſte Nobleſſe ſecouruë par les belles & fortes armees de ces tant peuplees & puiſſantes nations de tout temps alliees & amies du nom de la France, ou ennemies de la tyrannie Eſpagnole, & qui en veulent auiourd'huy empeſcher l'accroiſſement : ceſte Nobleſſe conduite par de ſi excellens Capitaines, qui malgré tous ces vents turbulens de ſedition, & au grand regret de l'Eſpagnol, nous reſtent encor de la fureur de nos miſerables tempeſtes: ceſte Nobleſſe animee & enflãmee à la guerre par l'aſpect de ces aſtres brillans, de ces enfans de S. Loys, de ceſte race guerriere qui ne peut mourir qu'au milieu des grandes batailles: bref ceſte Nobleſſe effroyable aux armes, qui ne ſçait que c'eſt que de reculer, non pas meſmes d'auoir peur, qui touſiours coupe, touſiours tranche, touſiours paſſe auant : quoy ? qu'elle ſoit vaincuë, qu'elle ſoit terraſſee par ces Caſtillans & François reniez ? eſt-ce ſur

cela donc que nos eſperances ſont appuyees? eſt-ce de là que nous attendons ce repos ? ce temps heureux qu'on nous a tant de fois promis ? Mais voulõs nous encores bien plus clairement veoir en quelle fondriere de miſeres, outre la perte de noſtre liberté nous nous allõs ietter : donnõs à ces Eſpagnols & à tous leurs ſubiets ſix groſſes batailles gagnees, (encores qu'ils en aurõt pluſtoſt perdu cent qu'emporté vne ſeule) combien d'annees de guerre, (c'eſt à dire pour noſtre regard, de toutes ſortes d'afflictions & de miſeres) leur baillerõs nous, pour forcer cent puiſſantes villes, & conquerir plus des trois quarts du Royaume, qui ſont reſolus d'endurer toutes les extremitez du mõde, pluſtoſt que de recognoiſtre aucun Roy, quel qu'il ſoit, & ſous quelque tiltre que ce ſoit, autre que leur Roy legitime, que Dieu, la nature, & les loix du Royaume, leur ont donné. Mais parlõs nous encor de forcer des villes, nous qui auons eſté ſi honteuſement chaſſez de Senlis & de Diepe: nous que Saueuſe, Senlis, les Gaultiers, Arques, & nos faux-bourgs ont mis en ſi bõne poſſeſſion d'eſtre touſiours battus: nous qui par nos promeſſes trompeuſes de ſecours, auons fait perdre ceux de Gergeau, de Pluuiers, d'Eſtampes, de Põthoiſe, de Meulan, d'Eu, de Gin-

uille,de Vẽdoſme,du Mans, de Sablé,de Chaſteau-gontier,de Touuoy,de Laual, & d'Alençon : penſons ie vous ſupplie, penſons pluſtoſt aux neceſſitez qui nous preſſent, aux commoditez que nous auõs perduës, à celles qui nous deffaillẽt chacun iour : & non pas à forcer des villes ſouſtenuës par tant de nobleſſe, deſquelles toute la puiſſance du monde coniointe enſemble ne ſçauroit venir à bout. Il eſt vray que nous aurons maintenant ces Eſpagnols, ces grands guerriers : qui doncques ? ces trois mil Vvalons conduicts par vn François renié. Hé ! ne ſont-ce pas les compagnons de ces fuyarts de Senlis & d'Arques, qui dix cõtre vn n'eurẽt iamais la reſolution d'affronter vn petit nombre de Nobleſſe Françoiſe : ſont-ce là dõcques toutes ces grãdes & magnifiques forces Eſpagnoles (car les naturels n'ont garde d'abãdonner les citadelles) ſont-ce là ceux,qui ſans que nous nous meſlions plus de rien, nous doiuent amener vn de ces iours tous nos ennemis en la Baſtille en triomphe? Mais ſ'ils ſont ſi puiſſans, à quoy tient il dõc qu'ils ne ſe defendẽt mieux contre les vrays ennemis de toute la Chreſtiẽté ? cõment ſe ſont-ils laiſſez chaſſer d'Alger, Thunes,& la Goulette,& parce moyen opprimer par les infideles tant de pauures Chre-

ſtiens ? commẽt ne vengent ils la mort du Roy Sebaſtien duquel ils ont pris l'heritage? Eſt-ce ainſi que ce protecteur vniuerſel de la Foy Catholique la laiſſé diminuer du coſté qu'il la doit garder? Que ſ'il ne ſe ſoucie de l'accroiſſemẽt de Mahomet,& qu'il n'en vueille qu'à Luther,pourquoy au moins de ſe haſte il de ſubiuguer ces Anglois qu'il menace , il y a ſi long temps ſans leur faire aucun mal, combiẽ qu'ils luy en ayent tant faict, ſans l'auoir menacé ? Ie vois bien que c'eſt, il luy eſt plus facile de faire peur aux craintifs que mal aux autres,plus aiſé de donner des eſperances que du ſecours. Cõment ne nous abuſeroit-il en ſes promeſſes de l'aduenir (touſiours plein d'incertitude) que meſmes en ce qui eſt du paſſé, il nous voudroit volontiers faire croire , que nous luy deuons l'honneur des batailles, que nous auons autreſfois gaignees ſur les Huguenots. Bon Dieu ! quels cheualiers inuiſibles que ces Eſpagnols? ils ſont cauſe de toutes nos victoires , & ſi nous n'en auons iamais apperceu vn ſeul aupres de nous : ne veut il point parler de ces quinze cens harquebuſiers , qui à la bataille de Dreux feirẽt de ſi belles barricades de toutes les charrettes de l'armee , d'où on ne les peut iamais faire ſortir pour donner vn coup d'arquebuze,

que tout ne fut faict,& lors il commencerent à crier, Viue Eſpagne, comme ſi c'euſt eſté eux qui euſſent deffait les ennemis, leſquels neantmoins ils n'auoyent iamais oſé regarder que premier nous ne les euſſions portez par terre, & toutesfois ces quinze cens là eſtoyent tous francs Caſtillans, & naturels marranes, qu'on nous veut auiourd'huy faire des geans & des ſoldats de l'autre monde, afin de couurir leur petit nombre, & le defaut de peuple de ce païs quaſi deſert. Mais ſi ceſte armee d'Eſpagne eſt ſi mauuaiſe, à quoy penſoyent-ils donc dernierement, quand leur plus grand ennemy eſtoit dãs vne ville notoirement foible,& qui n'auoit iamais eſté defenduë contre vne armee ? Ils n'en eſtoyent qu'à trois iournees,au plus:comment eſt-ce que ces grãds Poliorcetes ne vindrent tous enſemble ? ils prenoyent Diepe & tant de chefs dans trois iours : dans trois iours bon Dieu ! L'Eſpagnol ne ſçait que c'eſt que de prẽdre des villes, ſinon au bout de trois ans: il croupit, il patit,qui eſt le ſõmet de ſa louãge, mais ne croyãt point vne meilleure vie, notoiremẽt atheiſte qu'il eſt,il ne va iamaisà l'aſſaut. Encores il faudroit que le Duc de Parme ne fuſt point empoiſonné d'vn venin lent, qui luy a eſté enuoyé par ſon bon maiſtre, ainſi qu'il le

publie par tout. Mais figurons le nous gaillard, & affectionné, figurons nous vne douzaine de batailles gagnees, & les ennemis reduits dans les villes, en voilà encores au moins pour vingtcinq ans : n'y en a-il pas autãt & plus que ceſt Eſpagnol eſt apres ſa Flandre ? & ſi n'en a pas encores la moitié. Ainſi il faut refondre ce vieux Roy, & le guerir de tant de maladies, afin qu'il puiſſe viure quatre vingts & dix ans, ou bien nous voilà ſans ſecours au milieu des des guerres, où nous nous ſerons embarquez: voilà au plus fort de la tẽpeſte le grand patron noyé, & incontinẽt apres vn miſerable bris du nauire auparauant pompeux & plain de vent: voilà chacun qui ſe tiendra à ſa piece : qui doubte que les gouuerneurs de ces Eſtats tant diuiſez ne ſe ſeruẽt du deſir de liberté, qui bruſle auiourd'huy tous ces pauures eſclaues de l'Eſpagnol, ne ſe ſeruẽt diſ-ie, pour ſ'approprier le pays qu'ils tiendront. Et voilà lors tous nouueaux conſeils, nouueaux deſſeins, nouuelles alliances. Voilà ceux que nous eſtimons auiourd'huy les plus grands ennemis de noſtre Roy, qui pour ſe maintenir ſe feront ſes ſeruiteurs. Pendant ce grand tremblement de l'Empire Eſpagnol, que deuiendront toutes ces belles forces, deſquelles les Ieſuiſtes nous veulent

auiour-

auiourd'huy contraindre de croire, ſur peine d'eſtre declarez heretiques, que toute noſtre Religion Catholique depend. Mais figurons nous ce qui eſt neantmoins cõme impoſſible, que tant de peuples qui n'attendẽt que ce iour là, pour à quelque prix que ce ſoit, ſe deliurer de leur miſerable ſeruitude, ſ'endormẽt quand il ſera venu. Perſuadons nous que les Portugais & les Flamans, qui ne ſ'enquierent en particulier d'autres nouuelles que de la ſanté du Roy Catholique, demeurent engourdis, quãd ceſte tant deſiree nouuelle de ſa mort leur ſera apportee : feignons encores que tout l'heur qu'on peut ſouhaitter en tel remuemẽt, aduiẽne : ſi eſt-ce qu'à prendre tout au mieux, nous voilà entre les mains d'vn enfant idiot & maladif, ou ſ'il decede (qui eſt le vœu de tous ces Eſpagnols) nous voilà entre les mains d'vne fille. Quoy? la France en quenoüille comme vne appartenãce & depẽdance d'Eſpagne? Quoy? que tous ces Alexandres & Cęſars François, aux anceſtres deſquels les Merouees, les Clodions, les Charlemagnes, les Philippes Auguſte & de Valois, les Charles huictieſme, les François premier & Henry ſecõd, n'ont iamais peu ſuffire pour eſteindre leur ſoif de combattre, que toutes ces ames Martiales ſoyent ſu-

ietes à vne femmelette, & à celui qu'elle voudra choisir & rechoisir pour mary ? Non, non, la France ne s'acquiert pas ainsi, la France ne se donne point en dot, pour estre Roy de France il faut estre né Roy de France, *vitam tibi contulit idem imperiúmque dies:* La France est la mignonne de la nature, c'est le partage qu'elle s'est reseruee pour en disposer toute seule, sans que les contracts ni les pactions des hommes y puissent rien : la France ne se gaigne pas en vne nuict pour coucher auec vne fille : si l'Infante d'Espagne ne se veut point marier, qu'elle ne face son mary Roy de Frãce, elle peut bien dés maintenant voüer virginité. A ce que ie vois donc par ces beaux desseins, le Roy d'Espagne n'est pas tant pousſé d'vn sainct zele, & de la seule cõsideration de nostre Religion, comme il a enuie d'auoir vn gendre Viceroy de France, qui nous mastine souz les mandemẽs de sa Majesté, iusques à ce que toutes nos fortereſſes soyẽt entre les mains des naturels Castillans, & lors on luy fera changer de place auec le Viceroy de Naples. Voilà le zele, voilà le desir de ce Roy d'Espagne, voilà son ardeur qui ne vieillit iamais : & ne faut pas qu'en faisant semblãt de mespriser, à cause de son aage, la Couronne de France, & de se contenter des

Royaumes, Duchez & Comtez qu'il en a arraché, & desmembré iusques icy, il nous pense pipper cõme il feit dernieremẽt ceux de Portugal : car nous sçauons trop bien que l'auarice & l'ambition ont cela de particulier, qu'elles croissent à proportion que les autres passions diminuent : la ieunesse en est destournee par diuers plaisirs, mais à mesure que l'aage les affoiblit, ceste ambition (principalemẽt en ceux qui sont nez grands) entre en leur place, s'augmente & prend tous les iours de plus fortes racines. Mais quand nous ne recognoistrions point en cest Espagnol, vn desir insatiable de s'accroistre, souz quelques pretextes que ce soit, le soin qu'il doit auoir de ses enfans, & l'apprehension de leur laisser en teste vn si grand ennemi, & tout ensemble vn si grand Roy que le nostre, estimons nous en conscience, qu'elle ne le touche d'aussi pres, qu'elle ne le picque autant au vif, que nostre particuliere consideration ? Voulons nous encores bien plus clairement cognoistre son sainct zele ? Pour combien voudroit-il (ie vous supplie) qu'il n'y eust aucun different de Religion en la Chrestienté, & que nous fussions tous en repos. Quoy ! si nous estions dés maintenant en paix souz l'obeyssance d'vn si grãd Roy, se tiendroit-il bien

asſeuré au fonds des Eſpagnes? Ne craindroit-il point qu'ayant reconquis ce qu'on lui a vſurpé en ſon Royaume de Nauarre, pouſſé d'vne iuſte douleur, par vn legitime droit de guerre, il ſ'en allaſt victorieux, ioignãt les ſceptres aux ſceptres, & les Couronnes aux Couronnes? N'eſt-ce pas ce grand & excellent conducteur d'armees, ce Neſtor au conſeil, ceſt Achille au milieu des batailles, qui a pluſtoſt forcé les villes que les autres ne les ont recognuës? qui en ces deux derniers mois du cœur de ſ'hyuer, a conquis par ſ'eſpee cent lieuës de païs de long, & cinquãte de large? N'eſt-ce pas ceſt Alexãdre François, que ſ'Aigle de ſ'Empire voyant deſia orné de deux belles Couronnes, commẽce à careſſer, deſirant ioindre ces deux nations inuincibles, & ces forces fraternelles enſemble? Bref n'eſt-ce pas ce Roy de la fleur de Lis, au viſage long, au grãd nez, qui eſt appellé par les anciennes propheties à la Seigneurie du monde, ce grand Roy qui nous a tant eſté promis.

Vaillant Monarque, inuincible, inuaincu,
Victorieux, autour de ſon Eſcu
(Frayeur, horreur des guerres eſchauffées)
Naiſtront lauriers, & palmes, & trophées:
Et par ſur tous fera voir aux François,
Que vaut l'honneur acquis par le harnois.

Nul ne vaincra ce Roy de courtoisie,
Mais quand l'espee au poing aura saisie,
Nul tant soit fort & puissant Empereur
N'euitera de ce Roy la fureur.

C'est donc(à ce que ie vois)pour empescher les victoires d'vn si grand Roy & ses conquestes sur l'Espagnol: c'est pour cela,qu'on prend tant de peine à nous persuader tous les iours que luy qui ne manqua iamais à sa parole, ne tiendra pas ce qu'il nous a promis, mesmes par sa derniere declaration,en laquelle comme vn bon pere, il a entieremẽt effacé,par ses larmes de pitié & compassion de nostre miserable fureur,toutes nos fautes passees, sans aucune exception, sinon de cinq ou six meschantes ames Espagnoles, qui ont ensanglanté le nom de la France du plus cruel & traistre parricide que le Soleil veit iamais, parricide commis en la personne de celuy, pour lequel conseruer nous deuons tous mourir.N'est-ce pas aussi pour ceste mesme occasion que l'Espagnol nous fait tous les iours tant crier aux oreilles que nostre Roy est relaps, luy qui n'eut iamais autre religion que celle de sa mere, & qui n'est entré en nos Eglises qu'vne fois, & le cousteau sur la gorge : n'est-ce pas pour cela qu'en deniant la toute-puissance de Dieu, on l'appelle impeni-

tent, cõme ſ'il ne luy pouuoit toucher le cœur: n'eſt-ce pas pour cela qu'õ appelle heretiques tous ceux qui ſont d'aduis de l'inſtruire, afin qu'en luy monſtrant la verité, on le ramene en noſtre Egliſe, non pour ſ'aſſeurer ſes deux couronnes de la terre, mais la troiſieſme du Ciel. Il faut ainſi dire, il faut ainſi crier, pour ſeruir fidelement le Roy d'Eſpagne noſtre bon maiſtre, autrement les affaires de ſa Majeſté iroiẽt mal ſi ces François ſ'accordoyent vne fois enſemble. O pauures miſerables! nous laiſſons nous encores ainſi pipper par ces traiſtres, qui ſont tous les mois payez de leurs penſions pour la peine qu'ils ont à nous acharner les vns cõtre les autres, & à no⁹ faire abhorrer le moyẽ donné de Dieu pour retrancher toutes les hereſies par ſon glaiue flamboyant, qui eſt ſa parole, duquel les anciẽs peres ſe ſont ſeruis trois & quatre fois pour deſraciner vne meſme erreur, & que toute l'Europe iuge neceſſaire pour accorder la Chreſtienté, euiter ſa ruine, autremẽt fort proche, & l'inuaſion du Turc qui ne peut eſtre arreſtee parmi tant de diuiſions. Ce ſont ces meſmes penſionnaires qui nous voudroient volontiers faire croire que toute la France ſeroit Huguenote, combiẽ qu'il n'y ait pas en tout le monde des Miniſtres pour en

mettre de quarante en quarante lieuës. Penſez que la Nobleſſe qui eſt Catholique, toutes ces puiſſantes villes auſſi Catholiques, tous nos Princes, tous les Officiers de la Couronne, les Cardinaux François qui ſuiuent noſtre Roy, comme le parti de la France & des fleurs de Lis : tant de Catholiques (dis-ie) aideront à nous faire perdre noſtre Religion Catholique: & celuy-là nous forcera en nos cõſciences, qui n'a iamais rien tãt deteſté que de faire la guerre aux ames par le fer, & qui au milieu des guerres que nous luy auons faictes, auoit plus de la moitié des officiers de ſa propre maiſon Catholiques, & vrais Catholiques, car ainſi qu'on peut pẽſer, ils pouuoient eſtre autres ſ'ils euſſent voulu. Ie voy donc bien maintenãt que ce Roy d'Eſpagne nous fait ainſi preſcher pluſtoſt pour nous rendre ſes eſclaues, & nous engager à vne guerre perpetuelle contre noſtre Prince, c'eſt à dire à vne perdition entiere, que non pas pouſſé d'aucune charité Chreſtienne. Et à la verité, quand eſt-ce que nous auons iamais recogneu en l'Eſpagnol aucune charité: n'eſt-ce pas ceſte charité Catholique, qui nous a oſté par vne inſigne trahiſon la Sicile, la plus belle de toutes les Iſles du mõde, & le prix propoſé aux tant celebrees guerres de ces deux

anciens peuples courageux : n'eſt-ce pas ceſte meſme charité qui nous a arraché le floriſſant royaume de Naples,& le Duché de Milan,patrimoines des maiſons d'Anjou & d'Orleans, & qui en outre, auoyent tant couſté d'or & de ſang à la Frãce ? n'eſt-ce pas ceſte meſme charité qui nous retient la Souueraineté de Flandre & du Comté de Bourgongne, qui nous a volé la nouuelle France,qui eſt encores arrouſee de belles riuieres de Loire,de Seine,& de Somme ? n'eſt-ce pas ceſte charité Catholique, qui ſuborna par argent & promeſſes le confeſſeur d'vn de nos Roys,par les perſuaſiõs duquel il demembra de la Couronne de France le Comté de Rouſſillon ? n'eſt-ce pas auſſi ceſte meſme charité, ceſte meſme humilité Catholique de laquelle pouſſé il nous a voulu oſter noſtre place,& faſſeoir deuant nous? Cõment ? quelle indignité, quelle honte à la Frãce que ce nouueau venu,ce nouueau Chreſtiẽ que nous auõs tiré de l'Alcoran & de la Synagogue,qui ſans nous ſeroit, encore Sarrazin ou Iuif, qu'il ait ſeulement oſé penſer, d'entreprẽdre de marcher deuant nos Roys treſ-chreſtiens, ſucceſſeurs des plus grands, & plus anciens Roys du monde. Mais pauures miſerables que nous ſommes nous amuſons nous encores

cores à diſputer noſtre rang? ce n'eſt pas dequoi il eſt queſtion : il y va bien d'autre choſe. Ce marrane veut eſtre noſtre maiſtre,& nous rẽdre tous ſes ſubiects : ſes ſubiects bon Dieu. Quoy ! la France puiſſante en armes, la France de tout temps la terreur des autres natiõs, la France qui ne fut iamais aſſuiettie que par vne neceſſité de la prouidence de Dieu, qui vouloit que ſon fils naſquit ſouz vn Monarque, laquelle encore eſtoit lors diuiſee en vingt Roitelets : la France que Ceſar a iugé inuincible, ſi elle ſe trouuoit iamais ſouz vn ſeul Roy : bref la France qui ne tient rien que de Dieu & de l'eſpee, qu'elle ſoit maintenant ſuiette, qu'elle ſoit vaſſale, qu'elle ſoit eſclaue, qu'elle reçoiue des Vice-roys, des Lieutenans generaux, des Gouuerneurs de l'Eſpagne, qui a eſté fort long temps l'vne de ſes prouinces, qui a touſiours eſté au premier conquerãt, qui eſt l'egout, la ſentine,& le ramas de tous les plus infects & miſerables peuples qui ramperent iamais ſur la terre. O Clouis, Clouis noſtre bon Roy ! la race de ces meſchans Vviſigots, de la charongne deſquels, apres auoir tué de voſtre main leur Roy, vous engraiſſaſtes les pleines de Poictou, qui ne ſe teindrent iamais aſſeurez de la fureur de voſtre eſpee, qu'ils n'euſſent paſſé les Pyrenees : ceſte meſchante race

veut auiourd'huy ſeigneurier voſtre France: elle veut rendre eſclaue voſtre peuple. Mais d'où nous ſouuenons nous de ſi loing : ce Roy Philippes, ce beau Roy protecteur n'eſt il pas fils de Charles de Quint, ceſt ennemi iuré de nos peres, qui alluma plus de feux en Picardie & en Prouence que n'euſt fait le Turc, ou le Scythe : qui nous rançonna de trois millions d'or, dequoy nous nous ſommes touſiours ſentis depuis: qui auoit baſti tous ſes deſſeins ſur la ruine de noſtre pauure France, la fantaſie de laquelle il a laiſſé par teſtament à ſon fils. O braues Macedoniens qui pleuriez de ioye, de voir voſtre Alexandre en la chaire de Darius, & qui n'auiez autre regret, que de ce que vos peres n'auoient participé à ce grand contentement. Helas! miſerables que nous ſommes, nous voulons mettre Darius en la chaire d'Alexandre, l'Eſpagnol au throſne Royal de la France, le Roy Philippes dans le Louure. O François premier! ô Henry ſecond, nos bons Roys, reſuſcitez vous pour vn peu, ne voyez vous pas voſtre grand & mortel ennemi qui occupe voſtre Eſtat, voſtre Couronne, voſtre ville de Paris, voſtre Palais, voſtre Louure? qui en prend deſia poſſeſſion par ſon Ambaſſadeur? ne le voyez vous pas qui s'en va inſulter & triompher ſur voſtre tombeau, voire

le violer & le rompre, ainſi qu'il a deſia fait la ſepulture de voſtre Conneſtable. O que celuy-là ne pardonnera pas à vos effigies de marbre, qui a fait mourir les deux derniers enfans de voſtre lignee, vos viues images en ce monde. Braue & genereux Prince Philippes d'Eſpagne, ſi ta bõne fortune ne t'a pas eſleué à l'Empire comme ton pere, au moins l'as tu bien ſurpaſſé en ſes valeureux exploits, d'eſteindre les Princes de Frãce : il ne s'eſtoit oſé ſeruir que du poiſon de ſon *De monte Cucullo* executé à Lyon, & ſi des trois enfans du grand François il nous en auoit laiſſé vn : mais toy tu es venu à bout de toute la race, & ſi au poiſon ſecret de tes Salcedes, tu as par le moyen de ton Ambaſſadeur, adiouſté le couſteau d'vn Iacobin. Pourquoy auſſi les euſt-il eſpargnez ſouz le pretexte d'alliance, puis qu'il auoit biẽ fait empoiſonner ſa propre femme leur ſœur, voire eſtrãgler ſon fils aiſné. Courage dõc François, oppoſez vous aux iuſtes armes, aux armes par tout victorieuſes du grand HENRY, que Dieu a choiſi pour vẽgeur de tant de ſang de Valoys, qui luy demande continuellemẽt iuſtice : ſuyuez gaillards, ſuyuez les enſeignes de ce bourreau de vos Princes, ſuyuez les eſtẽdars de ceſt empoiſonneur & aſſaſſin hereditaire de la maiſon de France, mettez vous à la bouche

des canons de voſtre Roy, rougiſſez la France de voſtre ſang, afin qu'elle deuiẽne Eſpagnole: pour le moins conſeruez-en quelque morceau à l'Infante d'Eſpagne : n'eſt-ce pas biẽ la raiſon, puis qu'elle eſt l'aiſnee,& que ſa ieune ſœur tiẽt deſia le Marquiſat de Saluces, le pied qui nous reſtoit en Italie, qu'on luy a baillé en auancemẽt d'hoirie, auec quatre cens pieces de canõ, l'arſenac de nos Roys delà les monts : ceſt arſenac qui faiſoit tout trembler ſouz le nom François, ceſt arſenac qui faiſoit broncher deuant lui les plus fortes murailles : ceſt arſenac qui auoit deſia franchi le principal rempart de l'Eſpagnol en Italie contre la puiſſance Françoiſe, & qui nous reſtoit vn fort gage pour recouurer bien toſt Naples & Milan. Pauure France, helas pauure France ! quel breuuage t'a peu tellement aſſoupir que tu ne ſentes point qu'on te deſ-arme petit à petit, qu'on t'oſte tes foudres de la main, qu'on t'attache à la cadene, pour incontinent apres te ietter en vn fonds de galere, & là te faire miſerablement perir ſouz le baſton de tels vieils ennemis : ou ſi tu le ſens bien, ſi tu le vois bien, quels charmes donc, ma pauure France, t'ont peu tellemẽt troubler l'eſprit que tu cherches auiourd'huy ta conſeruation, ta protection en ceux qui n'ont iamais cerché que ta

ruine : & encores que tu eſcoutes les traiſtres, qui afin qu'on te garrote mieux à l'aiſe & ſans reſiſtance, te dient à l'oreille qu'on te deſliera quand il te plaira, & que tu chaſſeras ces Eſpagnols toutes fois & quantes que tu voudras: cela eſt ſans doubte, ils ſont tous accouſtumez à ſe laiſſer deſraciner de là, où ils ont vne fois pris pied : ils ne ſçauent pas faire des citadelles, des grandes & ſuperbes citadelles, cimentees du ſang, & baſties de la ſubſtãce des pauures bourgeois : ils ne ſçauent pas ſi bien maſtiner les villes par leurs garniſons, & les effrayer tellement à force de potences, de rouës, & d'eſchaffauts, qu'il n'y a perſonne qui oſe ſeulement leuer les yeux: ceux de Portugal, de Naples, de Milan & de Flandres, en peuuent bien parler : & ſans aller plus loing, qui eſt celuy là dés maintenant ſi hardi entre nous qui oſe entreprendre de dire tout haut en la Gréue, qu'il n'eſt point Eſpagnol, qu'il eſt vray François, qu'il ne ſe voye ſur l'heure attaché à vne potence comme heretique, & criminel de leze Majeſté diuine & humaine: tous ces voleurs, toutes ces ſangſues, tous ces eſcorcheurs de peuple, ces ſeize & leurs ſuppoſts, qui ne viuent, qui ne s'engraiſſent que de nos entrailles, ne ſont-ce pas autant de Miniſtres de la Tyrannie Eſpagnole? Miniſtres certainement

encors foibles, encores faciles à chaſtier ſelon leur merites, ſi nous auions quelque reſte du courage François. Mais ſi nous nous laiſſons endormir à ces belles paroles achetees à deniers comptans, helas! combien de regrets à ce reſueil, quand nous nous trouuerõs enchaiſnez de tous coſtez ſi ſerré, que nous ne pourrons nous remuer, non pas meſmes nous plaindre, ayans ſur le ventre le genouil d'vn Caſtillan, qui nous tiendra continuellemẽt le poignard à la gorge pour l'y enfoncer au premier ſouſpir que nous ietterons. O que les vœuz viendront tard apres le naufrage, la repentance apres la faute faite! & ſi nous voulõs cognoiſtre cõbien la lõgueur eſt dangereuſe de noſtre part, regardons ie vous ſupplie, regardons comme il a deſia aduãcé d'eſtablir les fondemens de ſa domination. Ce grand Cheualier qu'on a fait eſleuer ſi haut en la Baſtille contre noſtre ville, ne penſez vous point que ce ſoit des deniers de Buſſi le Clerc? pauures miſerables, auez vous bien ſi peu de iugemẽt que vous ne cognoiſſiez point qu'il n'ẽploye pas là ſes voleries, qu'il les enuoye biẽ plᵉ loing? Y a-il donc encores quelqu'vn qui ne ſcache que Bernardin Mandoſſe en a payé les ouuriers par chaſque ſemaine: & que le Clerc n'eſt que lieutenant du grand Commandador

Moreau qui eſt en chef le Capitaine de la Baſtille. N'eſt-ce pas auſſi ce que l'Eſpagnol nous promet, de ne point faire arreſter ſon poiſon aux extremitez : mais de le faire courir droit aux parties les plus nobles, voire au cœur meſmes : de ne ſe point arreſter aux places frontieres, mais de ſe ſaiſir ſeulement de toutes les autres du Royaume: & encores eſtimons nous en cõſcience que ce ſoit qu'il vouluſt refuſer Cambray, Amiens, ou Abbeuille: ou pluſtoſt les trois enſemble ſi elles le vouloient receuoir, ou bien ſi c'eſt que les Picards le cognoiſſans de trop longue main, l'ont refuſé tout à plat. Comment donc ? il a fallu excepter par force ceux des frontieres, qui ſe ſont brauement reſolus de ne point receuoir l'Eſpagnol, & nous autres de tout le reſte du Royaume y ſommes comprins : noſtre Baſtille meſme ne ſe trouue point reſeruee par ce bel accord, & ſans y cõtreuenir, ces Caſtillans pourrõt vn de ſes iours, à leur aiſe, camper tout noſtre canon ſus ce grand Cheualier, afin d'en foudroyer noſtre pauure ville, & apres la venir ſaccager comme ils feirent celle d'Anuers. Et à la verité, n'eſt-il pas bien raiſonnable que puis que ceſte race noire d'Afrique a ſi biẽ commẽcé, qu'elle acheue du tout de creuer les deux yeux de l'Europe, qu'elle acheue de rui-

ner de fonds en comble, ces deux ſuperbes villes, ces deux grands miracles de nature, Paris & Anuers. O Anuers, Anuers! qui de la plus belle, la plus riche, la plus floriſſante ville de la terre, as eſté renduë par ces meſchãs Eſpagnols, la plus deſolee, la plus ruinee & deſerte de la Chreſtienté! Eſt-il poſſible que le ſon de ta cheute, & la renõmee de ton hideux & effroyable ſac, n'ayẽt faict ſages tous les autres peuples, principalement tes voiſins, nous monſtrant ſi clairement que c'eſt que de l'auarice inſatiable, de la cruauté Tigreſque, de la ſale & mõſtrueuſe luxure de l'Eſpagnol, l'embraſement d'vne grande partie de ton corps, le pillage general des threſors de toute l'Europe aſſemblez en tes beaux Palais, le rauiſſement de tes femmes, filles, & ieunes garçons forcez par ces Mores en la preſence de leurs peres, freres, maris, liez & garrotez aux pieds des licts, & au bout les tourmens longs & horribles de tes pauures citoyẽs, n'ont-ils point faict treſſaillir, n'ont ils point fait trembler tous ceux qui les ont entendus? Pour nous oſter l'apprehenſion de tant de maux, on nous met deuãt les yeux la ſaincte Inquiſition. Comment? eſt-ce là donc le premier preſent qu'il nous veut faire? eſt-ce l'anneau duquel il veut eſpouſer la France? de ceſte Inquiſition

Eſpagnole,

Eſpagnole, barbareſque, qui fait pourrir les hommes en priſon auparauant qu'ils ſçachent pourquoy ils y ſont : ceſte inquiſition qui ſouz le faux pretexte de religion fait miſerablemẽt perir tous ceux qui deteſtent la tyrannie Eſpagnole: ignorons nous encores comment on en a vſé à Naples & à Milan, & que ç'a eſté le moyen couuert de ruiner toutes les grandes maiſons qui auoient autrefois tenu ou fauoriſé le party François ? Eſt-ce là donc ceſte ſaincte Inquiſition que les bõs Catholiques ne doiuẽt point craindre ? non ſans doute, ils ne la doiuent point craindre, pourueu qu'ils ayent l'ame teinte en Eſpagnol, pourueu qu'il ne leur reſte plus aucune ſouuenance d'eſtre néz francs, d'eſtre néz François, pourueu qu'ils ſoyent deuenus vrais eſclaues, preſts d'endurer toutes les cruautez, toutes les brauacheries du Caſtillan, pourueu auſſi qu'ils n'ayent ni maiſon, ni office, ni benefice, ni autre choſe quelconque qu'vn Eſpagnol deſire, & encore pourueu qu'ils n'ayẽt ni ieune femme, ni fille, qu'vn galãd d'Inquiſiteur trouue belle à ſon gré, bref pourueu qu'ils ſoyent de tout poinct ſi miſerables, que l'enuie ou la hayne ne puiſſe trouuer aucune priſe ſur eux : autrement, hé ! qui eſt celuy-là ſi net en ſa conſcience qui ſe puiſſe te-

nir asseuré parmi tels bourreaux qui renuersent tout l'ordre & toutes les formes de iustice, pour faire mourir ceux qu'ils haïssent. Le Recteur de nostre Vniuersité choisi par ces Espagnols, demandant dernierement ceste Inquisition, nous disoit, que si elle faict mourir quelques innocens, qu'aussi en recompense, elle purgera incontinent tout le Royaume de Huguenots : cela est sans doute, aussi tost que le moindre mot qui eschappera sera vn crime irremissible, aussi tost qu'il faudra adorer de tout loing les Iesuistes, qui ne voudra estre mis en vne basse fosse sans auoir partie, bref aussi tost que l'Inquisition sera bien establie, voilà ceux de la Rochelle qui nous enuoyeront les clefs. Mais que n'en vse-on donc en Flandre ? comment est-ce que celuy qui a de si excellens & souuerains remedes contre ceste maladie, ne se guarit luy-mesmes ? comment veut-il que le voyãs tout plein d'vlceres nous promettre santé, nous l'estimions plustost vn medecin qu'vn charlatan ? Ie voy bien que c'est, il prefere la maladie à la mort, & nous conseille le contraire : & si ce n'est cela, pour quelle occasion est-ce donc, que luy, qui veut estre creu vn Ange du ciel, sans lequel nous serions tous Huguenots, a permis à Anuers l'exercice libre de la

Religion contraire durant quatre annees depuis prolongees ? le peut-on denier? n'en auõs nous pas les capitulations , & ceux qui y vont tous les iours ne voyent-ils pas leurs preſches publics? Sommes nous donc encores de ceux-là, qui croyent que le Roy d'Eſpagne ne voudroit pas auoir ioint la France à ſes païs,à conditiõ qu'elle fuſt toute Huguenote ? Pourquoy offre-il dõc tãt tous les iours à ceux deHollãde & Zelande, la conſeruation de leur Religion, ſans qu'il ſe face aucun exercice de la noſtre, pourueu qu'ils le vueillent recognoiſtre ? La France luy ſeroit elle en plus grande recommãdation que ſon propre païs,ou ſ'il ſeroit plus degouſté & plus difficile à ſ'accommoder en France qu'en Zelande ? Helas ! ſommes nous encores ſi aueuglez que nous ne cognoiſſions pas qu'il en veut aux corps & non aux ames? qu'il en veut à la Frãce & non aux Huguenots, ſinon en tant qu'ils nuiſent à ſon deſſein ? autremẽt pourquoy ne ſ'accorderoit-il auſſi bien auec ceux de France , qu'il fait auiourd'huy auec ceux d'Anuers , & qu'il faiſoit auec ceux d'Angleterre, auparauãt qu'ils luy euſſent pris ſ'argent qu'il enuoyoit au Duc d'Alue en ſan ſoixãte-neuf, iuſques auquel acte,il auoit alliãce offenſiue & defenſiue auec ceux qui auoiẽt

inimitié iuree auec le Pape? O le grãd Catholique! ô le grand protecteur de la foy Catholique! ſon or perdu l'eſmeut,& non la Religion perduë: l'intereſt d'Eſpagne le picqua, celuy de Rome ne le toucha iamais: toutes les fulminations, toutes les plus grandes excommunications contre l'Anglois, n'auoient pas eu la puiſſance de luy faire renoncer à l'alliance d'Angleterre: mais quelques doublons perdus le feirent auſſi toſt bondir aux nuës. Qu'on die donc tout ce qu'on voudra, qu'on crie, qu'on foudroye, qu'on meſle le Ciel auec la terre, ſi eſt-ce qu'on ne m'oſtera iamais ces deux maximes, l'vne que la Religion de l'Eſpagnol conſiſte à ſ'agrandir, ſon zele à commander à ſes voiſins, ſon ardeur à deuenir Monarque: qu'il n'en a point d'autre, & qu'il ſe ſert de celle du peuple, ſelon qu'elle luy eſt à propos pour amplifier ſa tyrannie: l'autre que celuy là ne merite le nom de Chreſtien qui ne croit, que Dieu ſçaura mieux cent fois conſeruer la gloire de ſon nom par l'inſtruction des bons Paſteurs, des bons Eueſques, des bõs Curez & Preſcheurs: que l'Eſpagnol ni autre hõme quelconque ne ſçauroit faire par les ſaccagemens, blaſphemes, ſacrileges & rauiſſemens des plus cruels, desbordez, & inſolens gens de

guerre,qui furẽt iamais mis enſemble.Penſons donc en fin, ie vous ſupplie, penſons vn peu à nous : conſiderons d'vn coſté, l'eſtat heureux de huict ou neuf grandes Prouinces, qui ſont deſia en repos ſouz l'obeïſſance de noſtre Roy: d'vn autre coſté regardons noſtre lamentable condition. Nous ne viuons plus,nous languiſſons miſerables attendãs chacun iour la mort, que l'extreme famine nous apporte petit à petit : conſiderons ce que nous entreprenons de de faire,qui eſt de continuer à remplir la Frãce de brigandages, de bourrelleries, de faire vn millio de vefues & de pauures orphelins, pour aduancer l'vſurpation Eſpagnole, & nous rendre les plus miſerables eſclaues de la terre, à l'appetit de quelques deſeſperez qui ont conſommé par leur horrible forfait, toute la miſericorde de noſtre Roy : à l'appetit de ceux qui par leurs contracts ſ'eſtans faicts Eſpagnols, n'ont plus aucun reſſentiment des douleurs de la France,au cõtraire ſe reſiouiſſent de ſes miſeres, ſ'enrichiſſeut de ſes pertes, ſ'agrandiſſent de ſa ruïne.Et ſi tout cela ne no⁹ touche point, ſi nous n'auons plus de mouuemens au cœur, au moins ſeruons nous de nos yeux : regardõs que nous voicy enueloppez de tous coſtez des belles & floriſſantees armees de noſtre Roy:

regardons ces grandes & belliqueuſes nations de Septentrion qui rempliſſent tout d'armes & de cheuaux, non ſeulement pour maintenir le Sceptre de la France : mais pour d'vne meſme haleine, aller abbatre l'orgueil de ces Negres, qui par noſtre nonchalance inſultent ſi fierement depuis quelques annees aux païs de deçà, nous faiſant deffaire par nous-meſmes, & trouuans moyen de triompher & commander parmi nos cruels carnages: & à la verité l'heure n'eſt elle point venuë qu'il faut aller venger les cẽdres de nos peres, qu'ils ont induits par leurs penſionnaires à ſ'entr'eſgorger les vns les autres, & commettre tant de parricides publics? Attendons nous vn plus grand Roy, vn plus grand Capitaine : n'y a-il pas aſſez long temps que nous ſommes la fable & le ioüet de ceux qui auparauant ne pouuoyent ouïr parler de nous ſans trembler. En fin n'eſt-il pas temps que nous portiõs à ce Roy d'Eſpagne la guerre en ſon propre païs, où la victoire ſera aiſee & ſon fruit prompt, & à la main : ceux de Portugal & de Nauarre nous tendent les bras, le chemin le plus court pour rauoir Naples & Milan, ce n'eſt pas les Alpes, ce ſont les Pyrenees, il faut donner droit à la teſte, le coup eſt mortel, voilà l'Anglois qui luy a deſia couppé

les veines de ſon or & oſté l'ame, il n'a oſé cõbattre Drack deuant Lisbonne, comment ſe deffendra-il d'vn Roy de France,& d'vn ſi grãd Roy, il n'a oſé attaquer l'infanterie Angloiſe, où ſe pourra-il mettre pour euiter la furie de la caualerie Françoiſe, accõpagnee de toutes les forces des païs de deçà. Courage donc vrais enfans de Bèlonne, que la crainte de noſtre Roy n'en retienne point : ſa clemence eſt ouuerte & treſ-aſſeuree : elle ſurpaſſe toutes nos fautes, elle eſt immenſe : le voilà qui nous tend encores les bras à tous, c'eſt noſtre pere commun, c'eſt noſtre vrai pere, noſtre pere naturel & legitime, nous ſommes tous ſes enfans: mais ſi nous nous mõſtrons froids à le recognoiſtre, ſi nous meſpriſons ſa bonté, ſi nous nous mocquõs de ſa douceur, helas ! pauures miſerables, que pouuons nous attendre ſinon les effects de ſa iuſte indignatiõ, de ſa iuſte cholere, afin que noſtre chaſtiment ſerue d'exemple à tous les autres : que ſ'il ne nous reſte aucune pitié de nous meſmes, au moins ayõs-en de nos fẽmes, ayõs de nos petits, d'autãt pl⁹ miſerables qu'ils ne ſentent point leur miſere. Sus donc monſtrons à ce coup ſi nous auõs en l'ame quelque reſte de vrais François : que le deſir de conſeruer noſtre liberté, & l'apprehenſion d'vne ſi

miſerable ſeruitude eſtouffe toutes nos vieilles querelles, enſeueliſſons-les dãs l'amour de noſtre païs : il n'y a plus d'autres partys que l'Eſpagnol & le Frãçois. Seigneur Dieu qui auez touſiours eu vos yeux de cõmiſeration ouuerts ſur la France, qui l'auez touſiours remplie de vos particulieres benedictiõs : c'eſt maintenãt que nous auons beſoin de voſtre ſecours, ſur tout à ce qu'il vous plaiſe no⁹ deſſiller les yeux, nous faire voir quels ſont nos vrais ennemis, quel eſt l'Eſpagnol, quelle eſt ſa domination, quels ſont ſes deſſeins ſur noſtre pauure & deſolee France : Helas ! Seigneur ne nous abandõnez point en ceſte extremité, que nous ſommes preſts, ou d'eſtre precipitez en vne ſeruitude perpetuelle, ou d'affermir & aſſeurer noſtre liberté à iamais : aſſiſtez noſtre Roy, nos Princes, noſtre Nobleſſe, nos bons ſoldats, enuoyez leur vos Anges pour les fortifier, inſpirez leur à tous vne ardeur de combatre, rempliſſez leur le front d'horreur, le bras de vigueur : conſortez ceſte race de S. Loys, de S. Loys, Seigneur, qui vous prie continuellemẽt pour ſes enfans, que vous ne vueilliez point les effacer de voſtre liure de vie, que vous ne deſtourniez point voſtre face de ſur eux, que vous ne les vueilliez point perdre, pour mettre en leur place leur

vieil

vieil ennemi, l'ennemi de leurs peres: ains pluſtoſt qu'il vous plaiſe conſeruer à ſes heritiers ſon heritage, redonner à ſa France ſa premiere ſanté: afin qu'apres auoir rangé ſouz le ioug ceux qui nous en menacent auiourd'huy, nous puiſſions bien toſt aller accomplir ſes vœuz, & pourſuyure ſes guerres ſainctes contre les infideles, ſouz les auſpices de ce grand Henry, ſon fils aiſné, qui doit eſleuer ſi haut l'honneur de ſa maiſon, & de tout le nom François: & que ceſte fois l'Auriflãme ioinct auec l'Aigle, puiſſe par la conduite d'vn ſi grand Roy, d'vn ſi grand Empereur, renuerſer toutes les ſuperbes enſeignes de Mahomet, & deliurer de captiuité voſtre pauure peuple, qui l'aſſeurãt ſur vos promeſſes, attend ce iour heureux, il y-a ſi long temps.

EXTRAICT

DE LA DECLARATION DV ROY D'ESPAGNE AVX PRINces de France, & autres tenans le parti de la Religion Catholique à l'encontre des Heretiques de ce Royaume, leurs fauteurs & adherans.

LE Roy Catholique, ia vieil & ancien, se contente de ses Royaumes, Duchez, & Comtez, qui sont de present souz son obeïssance, & n'a besoin de celuy de France, mais par ce quil voit la France affligee des Heretiques, desquels les Catholiques encores qu'ilz soient douze contre vn, n'en peuuent estre maistres, il s'est de tout temps offert de les secourir, & de faict les a secourus aux premiers & seconds troubles, tãt d'hommes, que deniers, & argent sans qu'il ait eu volonté d'aucune recompense.

Nonobſtant on luy a touſiours fait la guerre couuerte, tant en Flandre que Portugal, & neantmoins ne ſ'en eſt voulu iamais reuãcher, ni faire aucune choſe cõtre la France depuis la paix liee.

S'ENSVIVENT LES CONditions demandees à ſa Maieſté par les Catholiques, & par luy accordees.

PREMIEREMENT que ſa Majeſté aura tiltre de Protecteur du Royaume & Couronne de France, & demeurera pour Roy Monſieur le Cardinal de Bourbon, auquel ſa Majeſté aydera à le deliurer de captiuité, pour le faire ſacrer Roy.

Que ſa Majeſté pourra faire alliance, d'vne fille d'Eſpagne auec vn Prince de France, qui apres le decez dudict ſieur Cardinal, ſera couronné Roy: & en faueur dudict mariage, donnera ſadicte Majeſté les Comtez de Flandre & de Bourgongne, pour ioindre au royaume de France.

Que les Miniſtres de l'Egliſe Gallicane ſeront reformez ſuyuant le Concile de Trente.

Qu'en ce Royaume aucun Eſpagnol, ne ſera pourueu d'aucun benefice, ni office de iudicature, ni au gouuernement des villes, ne places frontieres.

Que les offices de Iudicature ne ſeront vẽdues, ains donnez librement à gens de bien, qui auront eſtudié, & ſuiui le barreau.

Mais pour le regard de ceux qui ſont à preſent pourueus de tels eſtats, gens de bien & Catholiques, attendu qu'ils les ont achetez, & que pluſieurs en doiuent encores rentes, les pourront reſigner à gens Catholiques, doctes & bien renommez pour ceſte fois: & apres n'en feront aucune reſignation.

Que ſa Majeſté fera fonds en ceſte ville de Paris de deux miliõs d'or pour payer les arrierages des rentes de la maiſon de ville, & qu'elle entretiendra la guerre de ſes moyens, & de ce qu'il plaiſt à noſtre ſainct Pere le Pape de donner.

Et quãt aux deniers des tailles & impoſitiõs, les reſeruera pour eſtre employez à l'acquit des debtes du Royaume, & non à autre affaire. Et les debtes acquittees ſeront leſdites impoſitions remiſes, fors vne taille ſeulement, de laquelle ſera entretenu vn nombre de gens de

guerre, tant de cheual que de pied, pour la tuition & conſeruation du royaume.

Que les gens d'ordonnance, ſeront doreſenauãt Gentils-hommes, leſquels feront monſtre, & ſeront payez par quartier, tant en temps de guerre que de paix.

Que le commerce de la marchandiſe ſera commun aux François par aller aux terres du Peru, & autres nouuelles conqueſtes de ſa Majeſté, & pourront ſaſſocier auec les Eſpagnols, & Portugais, ou nauigueront à part ſi bon leur ſemble.

Par les articles cy deſſus accordees, ſa Maieſté, pour commencement du fonds de ces deux milions d'or, a faict deliurer en ceſte ville de Paris, quatre cens mil eſcus.

E590
A745C

79-161
Leona Rostenberg
6 Dec. 1978